L'ENVIEUX,

COMEDIE

EN TROIS ACTES,

ET EN VERS,

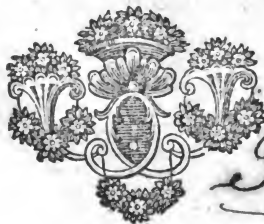
Par LOUIS-CLAUDE LECLERC.

Représentée, pour la prémière fois, sur le Théâtre de Bordeaux, le Février 1763.

„ A l'Envieux nul tourment je n'ordonne;
„ Il est de soi le Juge & le bourreau.....

Pybrac, Quatrains.





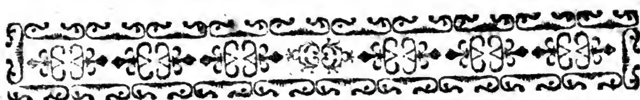

A BORDEAUX,
Chez JEAN CHAPPUIS, Imprimeur du Spectacle, sur les Fossés de Ville.

M. DCC. LXIII.

PERSONNAGES.

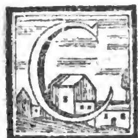
Monsieur DU-PÉCULE, *Ancien Négociant ennobli.*	*M. de Belmont.*
Madame DU-PÉCULE.	*Mlle. Emilie.*
LUCETTE, *Fille de M. du-Pécule.*	*Mlle. Neveu.*
LE COMTE DE LIVOR, *Envieux.*	*M. Dufreny.*
LE CHEVALIER, *Frere du Comte.*	*M. Grenier.*
Madame SYNDÉRESE, *Avanturière, Usurière.*	*Mlle. Oretti.*
PASQUIN, *Valet-de-chambre du Comte.*	*M. Restier.*
NÉRINE, *Femme-de-chambre de Madame du-Pécule.*	*Mlle. Friol.*

La Scene est à Paris, chez M. du-Pécule.



EPITRE DEDICATOIRE A MON PERE.

MON PERE,



E sont vos leçons & vos exemples qui m'ont inspiré les idées & le goût de la vertu ; & vous êtes pour moi, autant par le bienfait de l'éducation, que par le don de la vie, l'adorable image de la Divinité. Il est bien juste que mon amour & ma reconnoissance vous consacrent les prémices d'un

talent qu'ont fait éclore & qu'ont cultivé vos ſoins vraiment paternels. Cet Ouvrage ne mérite de vous être offert, qu'en ce qu'il tend à démaſquer le vice & à faire aimer la vertu: c'eſt en cela que vous y reconnoîtrez les fruits de la ſemence que vous avez jettée dans mon ame. Puiſſé-je me rendre digne du bonheur inappréciable de devoir le jour à celui de tous les hommes auquel je ſouhaiterois le plus de reſſembler! J'ai l'honneur d'être, avec le plus tendre reſpect,

MON PERE,

Votre très-humble & très-obéiſſant Serviteur & fils
LECLERC.



L'ENVIEUX, COMEDIE.



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

MADAME DU-PECULE, NERINE.

Madame DU-PECULE.

IENS, Nerine, un moment, laisse-moi respirer.
Sors : je veux être seule.

NERINE.

Oui, pour mieux soupirer.
Car, depuis quelques jours, (& j'en sais bien la cause)
Je vous vois constamment faire la même chose ;
Des soupirs ; puis encor, des soupirs. Quel abus !
Soupirez moins, Madame, & parlez un peu plus :
Agissez ; montrez-vous ici mère & maîtresse.

Vous voyez, je devine. Allons point de foibleſſe.
L'interêt d'une fille...

Mad. DU-PECULE.

Ah, Nérine !

NERINE.

Fort bien !
J'aurai beau partager vos douleurs ; le moyen
D'y trouver un remède & prompt & ſalutaire,
Si vous vous obſtinez à m'en faire un myſtère ?
Et myſtère d'ailleurs ſi déplacé ; Ma foi,
Un enfant, un aveugle y verroient comme moi.

Mad. DU-PECULE.

Enfin, que vois-tu donc ?

NERINE.

Je m'en vais vous l'apprendre.
Le Comte de Livor ne vous plaît point pour gendre ;
En quoi j'ai décidé que vous aviez raiſon.
Mais, le mal eſt qu'il ſoit ancré dans la maiſon,
Et qu'il ait ſubjugué ſi fort l'eſprit du Maître,
Qu'à rompre cet hymen nous échouerons peut-être.
Pour moi, ſans me targuer d'un eſprit bien perçant,
Je lui vois cent défauts, ſur-tout un dominant,
C'eſt l'envie ; & cela ſaute aux yeux.

Mad. DU-PECULE.

Paix, Nerine.

NERINE.

Mais il n'eſt point encor tout ce qu'il s'imagine,
Madame ; & ſi l'on veut l'empêcher d'y venir,
Je n'y ſais qu'un ſecret : c'eſt de l'approfondir.
S'il étoit dévoilé, qu'on l'eut couvert de honte,
Monſieur, qui l'aime tant, reviendroit ſur ſon compte.
Eh ! ne voyez-vous pas par quel art odieux
Le traître à nos dépens lui faſcine les yeux ?
Autrefois la maiſon, fortunée & tranquille,
Sembloit de la concorde être l'auguſte aſyle ;
Vous ſerviez dans Paris de modéle aux époux ;
Votre félicité réjailliſſoit ſur nous,

Au point que je croirois que cette renommée
Aigrissant de son cœur la plaie envenimée,
Il ne s'est ingéré de se produire ici
Que pour troubler la paix : ce qu'il a fait aussi ;
Car, à bien des égards, Monsieur n'est plus le même.
Il avoit pour sa fille une tendresse extrême,
Sans cesse il lui cherchoit quelque nouveau plaisir ;
A présent, je la trouve à rever, à gemir :
Il le voit comme moi, sans qu'il s'en inquiéte.
Tenez, convenez-en, sans la douceur parfaite
Qui vous porte, Madame, à l'aprouver en tout,
Vous auriez, depuis peu, senti plus d'un dégoût.
Pour nous autres, ma foi, la différence est claire ;
Il nous traitoit toujours, moins en Maître qu'en Pere.
Il en faut décompter ; le pere est disparu,
Et le Maître devient Maître très-absolu.
Ne nous aveuglons point : ce changement, Madame,
Est l'ouvrage du Comte, & son manége infâme....

Mad. DU-PECULE.

Ecoute, je veux bien m'expliquer devant toi,
Je ne le goûte point ; mais cependant...

NERINE.

Ma foi,
Depuis qu'à le sonder constamment je m'applique.
J'ai su mettre en défaut toute sa politique.
A masquer son penchant il réussit d'abord ;
Mais il n'a pu long-tems soutenir cet effort.
Je sais de lui des traits ! car j'ai fait des enquêtes :
Je m'offre à vous convaincre & mes preuves sont prêtes.
Ennemi des heureux, il ne peut soutenir
De voir ses parens même à leur but parvenir.
Il n'est point de vertu, de talent qu'il pardonne ;
D'actions, de motifs, que son fiel n'empoisonne ;
Sa joie est le mal seul ; l'envie est son vautour.
Souple, fier & rampant, il est fait pour la Cour ;
Mais il n'y peut rester deux jours sans maladie ;
Au simple aspect d'un grand il entre en phrénésie :

Il brûla la Gazette, ayant lu qu'un Visir
Sous un nouveau Sultan devoit encor régir.
Vous n'êtes pas les seuls dont sa rage envieuse
Veuille troubler la vie, à son gré trop heureuse.
On conte que, d'ailleurs dépensant peu pour soi,
Il garde tout son bien pour cet indigne emploi.
Je tiens de son Valet un trait abominable:
Il soldoit une dette assez considérable
A quelques Artisans, (de ses vassaux, notez.)
L'un d'eux, la larme à l'œil, exaltant ses bontés,
Débite avec emphase, & d'une ame ravie,
Qu'il alloit lui devoir le bonheur de sa vie:
Que, vu la circonstance, avec cet argent-ci,
Il trouvoit à sa fille un très-riche parti...
Du Comte là dessus devinez la conduite.
(Après une courte pause.)
Il resserra l'argent.

Mad. DU-PECULE.

Ciel!

NERINE.

Ecoutez la suite.
Le Chevalier, vendant, empruntant, fit si bien
Que d'avancer la somme il trouva le moyen.

Mad. DU-PECULE.

Il en est très-capable.

NERINE.

Oui, car son caractère
Est le contraste en tout de celui de son frère.

Mad. DU-PECULE.

Aussi la probité, la bonne-foi, l'honneur,
Sur-tout la bienséance, ennoblissent son cœur.
La vertu sans orgueil, fait, je crois, la noblesse.

NERINE.

Pouvez-vous donc souffrir, malgré votre richesse,
Que l'autre cite tant son nom, sa qualité,
Et qu'un si frêle honneur soit si cher acheté!
Je l'excuse après tout; car ôtez sa naissance,

Il ne lui reste rien.... pourquoi donc cette absence ?

Mad. DU-PECULE.

Le Comte est à la Cour pour ce Gouvernement
Que son frere postule.

NERINE.

Ah, c'est beaucoup, vraiment !

Mad. DU-PECULE.

Paix ! j'entends....

SCENE II.

Mad. DU-PECULE, LE CHEVALIER, NERINE.

Mad. DU-PECULE.

CHevalier, eh bien, quelle nouvelle ?

LE CHEVALIER.

Rien n'est fini, Madame ; une brigue cruelle,
Des ennemis secrets, de lâches imposteurs
M'ont peint en cent endroits des plus noires couleurs.
Non : je n'aurois point cru, sans cette épreuve horrible,
Combien la calomnie est méchante & terrible.
Pour guérir les esprits de cette impression,
J'oppose envain mes mœurs, ma réputation,
On me plaint ; & pourtant on doute, on examine ;
Le tems se perd toujours. Ce délai m'assassine !
Vous le verrez, Madame, on sera détrompé
Quand le poste sera par un autre occupé.

Mad. DU-PECULE.

Voilà la Cour ! Monsieur, je partage vos peines ;
Une amitié bien juste en fait déja les miennes.
Vous ! que la calomnie ose vous décrier !
Qui peut sur sa vertu désormais s'appuyer ?
Et de vils envieux terniroient votre gloire !
On les écouteroit ! non, je ne puis le croire.

LE CHEVALIER.

Ah, Madame! sans cesse obsédé de flatteurs,
Un Ministre peut-il lire dans tous les cœurs?
D'un sévère examen loin de lui faire un crime,
Je sais rendre justice au motif qui l'anime.
Mon malheur pour cela n'en est pas moins réel.
Je me suis épuisé pour être Colonel:
La loi de ma Province, à l'aîné favorable,
Ne fait aux autres fils qu'un état peu sortable;
Au moins, mon oncle mort, j'espérois qu'aisément
J'obtiendrois le brevet de son Gouvernement;
Tout m'accable à la fois.

Mad. DU-PECULE.

Et que fait votre frere?

LE CHEVALIER.

Il agit puissamment, & prend sur lui l'affaire;
Par son crédit en Cour prétendant l'emporter,
Il me renvoie ici pour y solliciter.

NERINE.

Ma foi, si vous pouviez voir le dessous des cartes,
J'aurois grand'peur....

Mad. DU-PECULE. *à Nerine.*

Toujours il faut que tu t'écartes!
(Au Chevalier.)
Voulez-vous de ces faits instruire mon mari?
Il est chez lui: Passez, & l'amenez ici.

SCENE III.

Mad. DU-PECULE, NERINE.

Mad. DU-PECULE.

LE Comte autant qu'à toi me déplaît; mais Lucette?
Je crains que son cœur...

NERINE.

Elle!

Mad. DU-PECULE.

Oui, cela m'inquiéte.
Si le Comte lui plaît ?

NERINE.

Nul ſouci : tout va bien.
Que craindre d'un enfant qui ne ſait rien de rien ?
Elle ſe mariera par pure obéiſſance,
S'occupant tout au plus de parure & de danſe.
Souvent, devant le pere, & ſans être amoureux,
Le Comte lui tenant des propos doucereux,
Je la vois, je vous jure, inſenſible & muëtte,
Ainſi qu'une chanſon, recevoir la fleurette.

Mad. DU-PECULE.

C'eſt-là ce que j'avois juſqu'ici préſumé ;
Mais mon mari ſoutient que le Comte eſt aimé.

NERINE.

Abus ! Monſieur le croit parcequ'il le déſire.
Mais ſur ſon cœur encor vous avez quelque empire ;
Uſez-en, & comptez qu'il ſacrifiera tout....

Mad. DU-PECULE.

Moi, le mortifier ! moi, contraindre ſon goût !
Nérine, connois mieux les devoirs d'une femme :
Complaiſante, attentive & ſoumiſe dans l'ame,
Le bonheur d'un époux doit faire ſon plaiſir ;
Sa gloire eſt de l'aimer ; ſa vertu, d'obéir.

NERINE.

Pour aimer, paſſe encor : obéir eſt trop rude.
Eh, vraiment, ce ſeroit nous mettre en ſervitude :
Les Turcs ne font pas pis ! oh, le ſexe, en honneur,
Ne vous prendra jamais pour ſon Légiſlateur.

Mad. DU-PECULE.

Je n'outre rien. Cet ordre eſt naturel & ſage.
L'homme reçut du Ciel la force & le courage :
Pour nous dédomager nous eumes la douceur,
Les modeſtes vertus, les appas, la pudeur.
Si l'homme eſt notre appui, c'eſt bien une juſtice
Que par nos tendres ſoins ſa peine s'adouciſſe :

C'est la loi générale. Et jamais cette loi
N'obligea, je le sais, personne autant que moi.
Conviens-en ; des maris le mien est le modèle

NERINE.

Grand prodige ! Eh, sur quoi vous feroit-il querelle ?
A peine a-t'il parlé, sans dire un mot souvent,
Il voit tous ses désirs accomplis en naissant.
Mais enfin trop est trop. Je veux que d'ordinaire
Ce soit bien fait ; ici c'est toute une autre affaire.
S'il choisit mal son gendre, & si vous fléchissez,
D'un éternel regret ses jours sont menacés.

Mad. DU-PECULE.

Va m'attendre.

SCENE IV.

Mr. & Mad. DU-PECULE, LE CHEVALIER, LUCETTE.

LE CHEVALIER.

Oui, Monsieur, j'en parlois à Madame :
De cent traits odieux par-tout on me diffame.

LUCETTE.

Mon Dieu, vous !

Mr. DU-PECULE.

Ecoutez : on veut plus que jamais
Qu'un Officier soit sage ; & jusqu'aux moindres traits,
Tout se sait.

Mad. DU-PECULE.

A quel but, s'il vous plaît, la maxime ?
Monsieur, assurément n'est digne que d'estime.

Mr. DU-PECULE.

Eh, je sais tout cela. Mais soit dit entre nous....
Enfin j'ai mes raisons, ma femme ; entendez-vous ?

Mais changeons de propos. Voudriez-vous m'apprendre
Où peut donc être encor & ce que fait mon gendre ?
Son absence me jette en un cruel ennui ;
Et s'il ne revient pas, on m'enterre aujourd'hui.

LE CHEVALIER.

Il s'employoit pour moi ; mais, Monsieur, il n'importe ;
Et....

Mr. DU-PECULE.

Non, vous me donnez une raison trop forte.
Tiens, ma fille, prenons patience tous deux.

LUCETTE.

Moi, mon cher pere !

Mr. DU-PECULE.

Oui, toi. Quand j'étois amoureux.
(à sa femme.)
(Je parle de trente ans) conviens, ma tourterelle,
Qu'un jour d'absence cause une peine mortelle.
Elle sent pour le Comte un véritable amour ;
Je m'y connois. Allons, Lucette, sans détour,
Ton cœur ne dit-il mot ?

LUCETTE.

Mot.

Mad. DU-PECULE.

Mais quelle folie !
Vous l'embarrassez.

Mr. DU-PECULE.

Bon ! demain je la marie.
(à Lucette.)
Tu sens à ces apprêts... là... parle.

LUCETTE.

Un tremblement.

Mr. DU-PECULE.

Preuve d'amour ! Enfin je l'ai vû clairement
Elle l'aime : il est vrai, sans savoir elle-même
Ni comment, ni pourquoi, ni depuis quand elle aime...
Parbleu, plus fin que moi... Monsieur le Chevalier
Il faut écrire au Comte, & lui notifier

Qu'il tâche à revenir au plutôt : (prenez garde)
(regardant Lucette.)
Au plutôt. Ajoutez... qu'on grondera, s'il tarde.

LE CHEVALIER *à Lucette.*

J'écrirai donc...

LUCETTE.

Monsieur, que mon pere l'a dit.

Mr. DU-PECULE.

(à Lucette.) *(au Chevalier.)*
Point de distinctions : Ma fille m'applaudit
Bien plus qu'il ne paroît.

LE CHEVALIER.

Il faut vous satisfaire.
Je travaille avec joie au bonheur de mon frère.

LUCETTE *au Chevalier.*

Avec joie ?

LE CHEVALIER *interdit.*

Il est vrai, je le dois. Cependant
Tant de chagrins divers m'obsédent à présent ;
A de si durs combats mon cœur se trouve en proie,
Il voudroit vainement se livrer à la joie.

Mr. DU-PECULE.

Et, voila mes Héros ! Je perds cent mille francs
Sur un Vaisseau ; le soir du jour où je l'apprends,
Je donne un bal. Morbleu, montrez même constance:
Si vous manquez un poste, il en est mille en France.
Ça, qu'il écrive : il faut le laisser libre ici.
(à Lucette qui s'arrête & se retourne.) *(au Chevalier)*
Marche donc!...Vous viendrez quand vous aurez fini.

SCENE V.

LE CHEVALIER *seul, prêt à écrire.*

JE suis bien malheureux! Mon frère.... Eh, que lui dire ?
Bon Dieu, l'horrible état ! il faut pourtant écrire.

Eh quoi ! pour un rival ?... Oui, c'eſt mon frere enfin.
Allons...Mais je ne puis. Mon cœur, mes yeux, ma main,
Tout s'y refuſe...Hélas ! quelle eſt mon eſpérance ?
Pas la moindre ! Peut-être un peu de diligence...
N'y penſons plus : mon frère a ſu s'en prévaloir ;
Par moi-même introduit... Mais l'a-t'il pu prévoir ?
Qui croira qu'un Cadet, réduit à ſon épée,
Dût aſpirer... auſſi mon attente eſt trompée.
Ces richeſſes pourtant, qui font tout mon malheur,
Ne furent point l'objet qui captiva mon cœur.
Vos appas ingenus, les tréſors de votre ame,
Adorable Lucette, ont fait naître ma flamme.
Ah ! ſi j'oſois en croire un eſpoir indiſcret...
Mais rejettons... D'ailleurs quand elle m'aimeroit,
Serois-je moins à plaindre ! Ah ! cent fois d'avantage.
Je n'ai qu'un ſeul recours, de m'armer de courage :
J'imiterai mon frère, il travaille pour moi.
Quel ſacrifice ! (*il écrit.*) hélas ! je frémis... je le voi !

SCENE VI.

LE COMTE DE LIVOR, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

AH ! je vous écrivois de la part du beau-pere ;
Vous venez à propos : embraſſez-moi, mon frère !...
Eh, mais ! vous me glacez ! quittez ce ſérieux :
A ma vive amitié daignez répondre mieux.

LE COMTE.

Voulez-vous qu'on ſoit gai, lorſque par vos ſottiſes
Vous faites échouër toutes les entrepriſes ?

LE CHEVALIER.

Mon frère !

LE COMTE.

Eh bien, mon frère ! Oui, l'on m'a reproché,

(Et par-tout) de n'agir que pour un débauché.

LE CHEVALIER.

Mais vous connoiſſez....

LE COMTE.

Moi ! Que puis-je donc connoître ?
Et d'où ſaurois-je au fond ce que vous pouvez être ?
Nous vivons, ſans avoir de dépendance en rien,
Vous, de votre côté ; moi, Dieu merci, du mien ;
Et ſoit votre conduite applaudie ou blâmée,
Je n'en puis être inſtruit que par la renommée :
Or elle eſt contre vous ; mais contre de tout point.

LE CHEVALIER.

Ce bruit public m'étonne, & ne me confond point.
Dans la ſeule vertu plaçant le bien ſuprême,
Je la ſuis ſans deſſein, par goût pour elle-même ;
Et je ſais des méchans braver les vains éclats,
Si mon cœur en ſecret ne me condamne pas.
Mais, je vous l'avourai, ce qui me mortifie,
C'eſt de vous voir auſſi croire la calomnie ;
Vous qui, ſinon pour moi, pour vous-même du moins,
Deviez à la confondre appliquer tous vos ſoins.

LE COMTE.

Je puis, de vous à moi, parlant ſans conſéquence,
Tout naturellement dire ce que j'en penſe ;
Mais vous devez ſentir, & compter ſurement
Que j'ai dans le public parlé tout autrement.
Cependant ces propos ont acquis tant d'empire,
Qu'on n'a point écouté tout ce que j'ai ſu dire :
Enfin, pour le préſent, je peux vous annoncer
Qu'aux faveurs de la Cour vous devez renoncer.

LE CHEVALIER.

J'ai pourtant des raiſons d'eſpérer le contraire.

LE COMTE.

Ah, tant-mieux! Parlez donc : m'en feriez-vous myſtère?

LE CHEVALIER.

Je quitte le Miniſtre ; il paroît éclairci :

A

A le désabuser j'ai, je crois, réussi.
Mais il seroit besoin, comme tout se gouverne,
Que quelque or, répandu parmi le Subalterne,
Appuyât mon bon droit : & malheureusement
Je ne suis point en fonds.

LE COMTE.

Je suis outré, vraiment!
Morbleu, deux jours plutôt je faisois votre affaire.
Quel moyen....

LE CHEVALIER.

J'ai déja parole d'un Notaire
Pour deux cens louïs.

LE COMTE.

A part. Haut.

Peste! Il me vient.... écoutez :
Au lieu de recourir à ces extrémités,
Peut-être dès demain je ferai votre somme.

LE CHEVALIER.

Le temps est cher : d'ailleurs c'est un fort honnête-homme,
Que j'estime, qui m'aime, & n'a d'autre intérêt
Que celui d'obliger, me procurant ce prêt.

LE COMTE.

Chevalier, j'ai l'œil juste; & plus je considère...
Monsieur a donc ce soir une partie à faire?

LE CHEVALIER.

Ah, c'en est trop! Monsieur, comme vous j'ai des yeux.
Je sors. Peut-être enfin nous nous connoîtrons mieux.

SCENE VII.

LE COMTE, PASQUIN.

PASQUIN.

Monsieur, c'est un billet du Marquis de Clitandre.

LE COMTE *ayant lu.*

Bon ! parent du Miniſtre, il peut mieux le ſurprendre:
De mon frère en ſecret ſervant le concurrent,
Des faits de mon libelle il ſe rendra garant.
Mais pour le ſeconder comment va l'autre affaire ?

PASQUIN.

Bien & mal.

LE COMTE.

Parle donc d'une façon plus claire.

PASQUIN.

Soit. Le Valet-de-chambre eſt à vous tout-à-fait,
Et la Lettre anonyme aura ſon plein effet;
Car il doit à ſon Maître appuyer l'impoſture.

LE COMTE.

Tu le regardes donc comme perſonne ſûre ?

PASQUIN.

Oui; c'eſt-à-dire, autant que peut l'être un coquin.

LE COMTE.

Qu'eſt-ce !

PASQUIN.

Ah ! Monſieur, pour moi je ſuis un grand faquin,
J'en conviens. Nous tramons une intrigue maudite,
Et, dans de bons momens, j'en ai l'ame interdite.
Quoi ! votre frère ! encor un frère ſi charmant !
Ah ! le remords... mon cœur... c'eſt un boulverſement...
Ouf !

LE COMTE.

Tu me fais pitié. Tant de délicateſſe,
Crois-moi, n'eſt pas le fait de gens de ton eſpèce;
Et quand on eſt réduit à n'avoir aucun bien,
Le tout eſt d'en gagner: qu'importe le moyen ?
Ce n'eſt qu'en ſe formant une ame moins timide
Qu'on fait une fortune éclatante & rapide.
D'ailleurs en tout ceci j'ai de puiſſans motifs.
Eh comment, inſenſible aux affronts les plus vifs,
Puis-je entendre en tous lieux, à tout propos, d'un frère

Exalter, moi présent, le parfait caractère?
Ce qu'il dit, ce qu'il fait, & ce qu'il ne fait point?
Et me le voir enfin préférer de tout point?
Bientôt, si je souffrois qu'il joignît la fortune
A tous ces faux brillans, dont l'éclat m'importune,
Tant d'orgueil achevant d'offusquer sa raison,
Voudroit-il avec moi faire comparaison?

PASQUIN.

Je le croirois, Monsieur: il a l'ame si bonne!

LE COMTE.

A part. *Haut.*
Maraud! (Il ne sent pas ce qu'il dit.) Je m'étonne
Que son jeu double encor ne t'ait point détrompé.
Quoi! tu n'apperçois pas qu'à me nuire occupé,
Dans tout Paris, & même ici chez mon beau-père,
Il tâche à m'éclipser, à me livrer la guerre?

PASQUIN.

S'il se fait estimer, c'est sans malice.

LE COMTE.

Enfin
Je souffre à le trouver toujours dans mon chemin.
Hors Monsieur Du-Pécule, homme d'un bon-sens rare,
En faveur de ce frère ici tout se déclare,
Madame, la première; & la prévention
S'étend jusqu'à l'objet de mon affection.
Oui, je vois tous les jours, pour peu que je le tanse,
Que Lucette avec feu prend d'abord sa défense.
Au fond je ne veux pas soupçonner que son cœur....
Mais cependant qui sait? ... en un mot, le meilleur,
Le seul bon parti même, est d'abord de détruire,
Soit qu'il nous nuise ou non, quiconque peut nous nuire.
J'ai, sur ce grand principe, agi conséquemment,
Et déjà je lui souffle un beau Gouvernement;
C'est sans doute un grand point: mais le coup de partie
Seroit de l'expulser d'ici. Ton industrie

Peut m'y ſervir encor; un billet de ta main
Seroit...

PASQUIN.

Ne comptez plus pour cela ſur Paſquin.
Nérine en billets-doux a de mon écriture;
Et ce manège mène à funeſte avanture.
Morbleu, qui repond paye; & ce qui me confond,
Pour tous ces faux écrits, c'eſt le cou qui répond.
Loin qu'à de tels haſards de nouveau je m'expoſe,
Je voudrois retenir...

LE COMTE.

Eh bien, fais autre choſe:
Les écrits reſtent, ſoit; mais les diſcours, jamais.
Vois Nérine, & t'apliqne à la gagner; promets,
Donne, j'approuve tout: mais agis de manière
Que Provençal n'ait point ſur ceci de lumière.
Quoiqu'il faſſe aſſez bien ſon métier d'eſpion,
Nérine eſt du ſécret, & parle du haut ton.

PASQUIN.

Cela double les frais.

LE COMTE.

Diſpoſe de ma bourſe:
En attendant je vais, pour dernière reſſource,
Chez cette Avanturière, à qui je prête un nom,
Lui faire pour tantôt répéter ſa leçon.

PASQUIN.

Un mot de ſérieux. Vous promettez merveilles;
Moi, j'ai pour le comptant des ardeurs non-pareilles.
Tendant la main.
Au fait.

LE COMTE *tirant ſa bourſe.*

Ce Maraud-là me fait toujours rougir!

PASQUIN.

Ma foi, j'aime entre nous mieux tenir que courir.

LE COMTE *lui donnant de l'or.*

Tiens, faquin.

PASQUIN.

Faquin, soit; qu'on me traite de même
A pareil prix : voilà les complimens que j'aime.

En s'en allant. *A part, se retournant.*

La belle monnoie ! Oh, je vous mène grand train !
A tantôt; il m'en faut autant.

Il part en faisant sonner ses louis.

SCENE VIII.

LE COMTE *seul.*

L'Heureux coquin !
Quand mon cœur entretient un fiel qui le dévore,
Ce vil mortel éprouve un bonheur que j'ignore !
Ah ! qu'il le paira cher. Mais j'ai bien aujourd'hui
A venger mes tourmens sur d'autres que sur lui.

Il entre chez Mr. Du-Pécule.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

NERINE, PASQUIN.

NERINE.

Eh bien, que veux-tu donc, parle ?

PASQUIN.

Oh, quelle boutade !
Des cœurs navrés d'amour tu vois le plus malade.

NERINE.

Cours vîte au Médecin.

PASQUIN.

Beau trésor de santé!
Je ne veux recourir qu'à ton œil enchanté.
Parfois contagieux, & parfois salutaire,
Ce bel œil à son gré fait vivre, ou met en terre.
C'est tantôt un poison,.... tantôt un élixir.
Qui... je ne sais comment...

NERINE.

Si tu savois finir?
Au fait.

PASQUIN.

Là, là, tout doux? Faut-il être si vive?
Adoucis mon tourment, si tu veux que je vive.

NERINE.

Adieu.

PASQUIN *à genoux l'arrêtant.*

Cœur de rocher, reste donc, ou soudain
Je me vais à tes yeux étrangler de ma main.

Il en fait la démonstration.

NERINE *d'un grand sens-froid.*

Je t'ai toujours tenu pour homme de courage.
Veux-tu, pour moins languir d'un couteau faire usage?

Elle le lui présente.

PASQUIN *vivement.*

Donne.

NERINE *Très-froidement*

Tiens.

PASQUIN *se relevant.*

Tout de bon! Ah, tigre sans pitié!
Je n'en veux point; cela couperoit l'amitié.

NERINE.

Maître sot! sache mieux placer tes gentillesses,
Et cherche tes pareils pour croire à tes prouësses.

PASQUIN.

C'est qu'en réfléchissant j'en ai senti l'abus,

Et j'ai pensé que mort je ne t'aimerois plus.

NERINE.

Mauvais propos ! Viens-tu pour me parler d'affaires?

PASQUIN *fièrement.*

Sans doute ; & je pourrois t'apprendre des mystères...
Mais me promettras-tu d'en agir mieux ?

NERINE *s'en allant.*

Bonsoir.

PASQUIN *courant après elle.*

Nérine.

NERINE *se retournant.*

Il te sied bien de te faire valoir !
Tu grilles de jaser plus que moi de t'entendre.

PASQUIN.

C'est pourtant beaucoup dire. Enfin tu sais me prendre,
Et je me tiens battu de toutes les façons.
Je vais te conter tout, & sans conditions.

NERINE.

Voyons.

PASQUIN.

Es-tu d'humeur à faire ta fortune ?

NERINE.

Comment ?

PASQUIN.

En m'épousant.

NERINE.

Ce ton-là m'importune ;
Je te l'ai déja dit.

PASQUIN.

Nérine, par ma foi,
Rien n'est plus sérieux : Du moins écoute-moi.
Il s'agit d'embrasser l'interêt de mon maître ;
Le servant avec zéle, en quoi que ce puisse être ;
De nous voir enrichis tenons-nous pour certains :
L'argent lui coute peu pour venir à ses fins.

NERINE.

A part. *Haut.*

Faiſons-le jaſer.... Mais, ouida : ſi j'étois ſûre.... .

PASQUIN.

Il ne faudra vraiment rien mettre à l'aventure ;
Fais-toi payer d'avance.

NERINE.

Oh ! c'eſt bien mon projet :
Çà, dequoi s'agit-il ?

PASQUIN.

Je vais te mettre au fait.
Le Comte eſt envieux, & ſur-tout de ſon frère ;
C'eſt ſon péché mignon. Quant à leur caractère,
Aucun rapport. De l'un le mérite eſt réel ;
Mais l'autre eſt riche, & c'eſt pour nous l'eſſentiel.

NERINE.

Voilà penſer !

PASQUIN.

Ah, ah ! je vais droit au ſolide.
Pour la morale auſſi le Comte eſt mon ſeul guide.
Ce qu'il eſpère donc de ta dextérité,
C'eſt que, d'un air zélé & de ſincérité,
Tu jettes des ſoupçons dans l'eſprit de ta Dame ;
Et que tous de concert nous ourdiſſions la trame,
Où ce beau Chevalier, pris comme à l'hameçon,
Soit bien-tôt, ſans retour chaſſé de la maiſon.

NERINE.

Franchement, ce complot n'a-t-il rien qui te bleſſe ?

PASQUIN.

Ah ! l'eſprit le plus fort n'eſt jamais ſans foibleſſe ;
J'héſitois : mais le Comte, & la vertu de l'or
A mon ame bientôt ont fait prendre l'eſſort.

D'un ton héroïque.

Es-tu digne de moi, Nérine ? oſe me ſuivre.

NERINE.

Tu penſe donc qu'on doit...

PASQUIN.

PASQUIN.

Je penſe qu'on doit vivre ;
Qu'avec ce Maître-ci nous ſerons opulens ;
Qu'avec l'autre on fera la guerre à ſes dépens.
Figure-toi juſqu'où ſon infortune monte :
Il vient de demander deux cens louis au Comte.

NÉRINE *avec chaleur.*

Eh bien !

PASQUIN.

Eh bien ! Peux-tu croire, de bonne foi,
Le Comte homme à donner des armes contre ſoi ?
Mais ces deux cens louis, & même davantage,
Si tu ne perds l'eſprit, ſeront notre partage.
Qu'en dis-tu ?

NÉRINE.

Cela vaut la peine d'y penſer.

PASQUIN.

Un Motif plus preſſant doit encor t'y forcer.

NÉRINE.

Quoi ?

PASQUIN.

Regarde-moi bien. Eh ! ton cœur le devine ?

NÉRINE.

Point.

PASQUIN.

Point du tout ?

NÉRINE.

Du tout.

PASQUIN.

Adorable aſſaſſine,
C'eſt ma vie ou ma mort, c'eſt l'amour de Paſquin.

NÉRINE.

Ma foi cela décide, & je me rends enfin.

PASQUIN.

Ah, bijou !

NÉRINE.

L'on vient, ſors.

PASQUIN.

Ouf ! je vais à l'office
Eſſayer, en buvant, d'adoucir mon ſupplice.

SCENE II.

LUCETTE, NERINE.

Lucette s'avance en rêvant, ſans voir ni entendre Nérine.

NERINE *à part.*

TEL Maître, tel Valet. Mais nous verrons beau jeu.
La petite eſt rêveuſe ! Un ſoupir ! ... Eh, bon Dieu !
A qui donc ſe fier ſi cette ame ingénue...
Je penſe en vérité qu'elle ne m'a pas vue.
Mademoiſelle ! ... Eh mais, abſorbée à ce point !
Plus haut.
Mademoiſelle !

LUCETTE.

Ah, ah ! je ne te voyois point.

NERINE *l'imitant.*

Ah, ah ! ... voilà pourtant deux fois qu'on vous appelle :
Qu'avez-vous dans l'eſprit ?

LUCETTE.

Ma cantate nouvelle.

A part. *Haut.* NERINE.

Ouida ! ... Le Chevalier y concerte avec vous ?

LUCETTE *vivement.*

Moi, je ne penſe point au Chevalier.

NERINE.

Tout doux !
Je le crois bien : il eſt en effet ſi mauſſade,
Si...

LUCETTE.

Qui ?

NERINE.

Le Chevalier, si suffisant, si fade...

LUCETTE.

Taisez-vous, sotte ! Il est .... Elle me pousse à bout.

NERINE.

Le Comte votre amant sur lui l'emporte en tout.

LUCETTE.

Tu t'y connois ! ils sont tous gagés par mon père
Pour me vanter leur Comte, aux dépens de son frère.

NERINE.

Pardon, Mademoiselle ! au surplus j'ignorois
Que votre Chevalier vous tînt au cœur de près.

LUCETTE.

Lui, qu'il me tienne au cœur ! mais voyez l'imposture !
Non, je suis d'un dépit... c'est méchanceté pure !

NERINE.

Qu'elle est vive ! elle n'a, ma foi, rien d'uu enfant.
Oh ça, de part & d'autre agissons franchement :
Le Chevalier vous plaît ; (ne niez plus la dette :)
Vous voir unie à lui, c'est ce que je souhaite ;
Le Comte en est indigne ; &, soit dit entre nous,
Il déplaît à Madame au moins autant qu'à vous.
Il faut nous réunir pour gagner votre père ;
Mais avant tout j'exige un aveu bien sincère.

LUCETTE.

Ma chere Nérine, oui, je l'aime... éperdûment.

NERINE.

Éperdûment ! j'en suis ravie... étrangement !
Partant vous haïssez mortellement le Comte ?

LUCETTE.

Oh, oui !

NERINE *finement*.

Ce n'est pas tout. Je veux qu'on me raconte....

LUCETTE.

Je sens qu'il est bien doux de s'en entretenir :
Mais je ne sais par où commencer ni finir.
Si tu voulois m'aider ? Je te crois bien savante !

NERINE.

Moi ! par comparaiſon je ſuis une ignorante ;
Et la nature a fait des miracles en vous.
Il y manque un peu d'art ; eh bien, entr'aidons-nous.
Sans doute votre amant partage votre flamme ?

LUCETTE.

Aſſurément !

NERINE.

Sait-il le ſécret de votre ame ?

LUCETTE.

Je vais t'expliquer tout : nous nous entendons bien,
Mais ſans avoir jamais oſé nous dire rien.

NERINE.

» Le langage des yeux eſt d'un charmant uſage ! »

LUCETTE.

Que c'eſt bien vrai ! tous deux nous parlons ce langage.
S'il me donne la main, je ne ſais trop comment
Tous les deux à la fois nous ſerrons tendrement.
Par des ſoins aſſidus à me plaire il s'empreſſe ;
Et ſa moindre action me charme & m'intéreſſe.

NERINE.

A merveille !

LUCETTE.

Attends donc ! c'eſt ſur-tout en chantant
Que notre amour s'explique intelligiblement.
Mon Dieu, le doux plaiſir, quand d'une ardeur extrême
Nos cœurs à l'uniſſon ſe diſent : je vous aime !
Nos ſoupirs, nos regards, nos déſirs confondus...
Ces mots coulent de ſource, & nous ne chantons plus.
Ah !

NERINE.

Je n'en reviens point. Quelle Agnès ! ô nature !
Il faudroit, pour mener à bien cette aventure,
Être d'accord des faits avec le Chevalier.

LUCETTE.

Mais c'eſt à lui, Nérine, à s'ouvrir le premier.
Je crois que pour ſe taire il ſe fait violence.

T'imaginerois-tu qu'il tremble en ma présence?

NERINE.

Vous épousiez pourtant le Comte?

LUCETTE.

Oh, mon Dieu, non!
Je compte au pis-aller m'enfuir de la maison,
Pour me rendre au Couvent dont ma tante est Prieure;
Et là pleurer tant, tant, qu'il faudra que j'en meure.

NERINE.

J'admire tout le plan de ce petit cerveau:
Le Couvent y manquoit pour que tout en fût beau.
Mais, malgré les attraits du Cloître, je présage
Qu'un Amant pour époux vous plairoit davantage,
Et j'en fais mon affaire.

LUCETTE.

Est-il possible?

NERINE *entendant ouvrir.*

Paix!
Ah, c'est lui! j'en augure un merveilleux succès.

SCENE III.

LE CHEVALIER, LUCETTE, NÉRINE.

LE CHEVALIER.

O Serai-je interrompre...

NERINE.

Osez; un peu d'audace:
Chez un jeune Officier elle a fort bonne grace.

LE CHEVALIER *à Lucette, avec une révérence, qu'elle lui rend.*

Pardon....

NERINE.

Pauvres enfans! ma foi vous paroissez
Vous aimer beaucoup.

LUCETTE.

Nous !

NERINE.

Qu'ils sont embarrassés !

au Chevalier.

Vous-mêmes. Au surplus n'ayez plus de scrupules,
Ni d'égards pour un frère ; ils seroient ridicules ;
Cessez d'être sa dupe ; & soyez averti
Que vous n'eutes jamais de plus grand ennemi.

Feignant de s'entendre appeller.

Le fait est sûr... Madame ! ... on m'apelle ?

LUCETTE.

Il me semble.

NERINE *raillant.*

Vous me pardonnerez si je vous laisse ensemble.

SCENE IV.

LE CHEVALIER, LUCETTE.

LE CHEVALIER *à part.*

Ciel, que viens-je d'entendre !

LUCETTE.

Elle me le paîra !
Vit-on jamais folie égale à celle-là ?
Dire que vous m'aimez ! le soutenir en face !

LE CHEVALIER.

Belle Lucette, hélas ! quand j'aurois cette audace,
Moi-même condamnant un téméraire amour,
Je n'oserois jamais espérer du retour.
Non ; je sais rejetter un espoir chimérique.
Eh, quand j'aurois su plaire à quelque ame héroïque,
Se donne-t-on soi-même ? Et voit-on les parens,
Sans quelque égard au bien, chercher les sentimens ?
Jouët de la fortune & de la sombre envie,

Ma gloire me restoit, & je la vois flétrie.

LUCETTE *les larmes aux yeux.*

Que vous m'attendrissez ! ... Espérez mieux, Monsieur:
Une mère... on en voit qui font cas d'un grand cœur.

LE CHEVALIER.

Quoi, des pleurs ! pardonnez à l'ardeur qui m'enflamme :

à genoux.

J'ose vous adorer, vous consacrer mon ame.

LUCETTE *le relevant.*

Hélas !

LE CHEVALIER.

Vous soupirez ! expliquez ce soupir.

LUCETTE.

Je ne sais... je devrois... je ne saurois mentir.
Je vous... voyez mon trouble, & l'expliquez-vous-même.

LE CHEVALIER.

Ah, je suis dans les Cieux ! vous m'aimez.

LUCETTE.

Je vous aime,
Oui sans doute, & jamais je n'aimerai que vous.
Je choisirois la mort plutôt qu'un autre époux.

LE CHEVALIER.

Mais quoi ! mon frère...

LUCETTE.

Lui ! je haïs son caractère.
Il trahit tous les jours votre amitié sincère,
Vous flêtrit, veut vous perdre : ainsi dès-aujourd'hui
Ne vous immolez plus en travaillant pour lui.

LE CHEVALIER.

Puisque je suis aimé, je croirois faire un crime
De ne poursuivre point un droit si légitime.
Mais comment me flatter que votre père...

LUCETTE.

(*à part*) Hélas !
Faut-il que je sois riche, & qu'il ne le soit pas !

SCENE V.

Mad. DU-PECULE, LE CHEVALIER, LUCETTE.

Mad. DU-PECULE.

Monsieur, puis-je exiger de vous une promesse ?

LE CHEVALIER.

Ah, Madame, ordonnez.

Mad. DU-PECULE.

Votre délicatesse
Saura, de l'amitié respectant le pouvoir,
Me laisser satisfaire au plus juste devoir.
Telle offre, qui de soi n'est qu'une bagatelle,
Tient d'une main chérie une grace nouvelle.
A ce titre, Monsieur, j'oserai vous prêter
Deux cens louïs.

LE CHEVALIER.

Madame !

Mad. DU-PECULE, *lui présentant la bourse.*

Il faut les accepter :
Vous me mortifiriez d'opposer quelque excuse.

LUCETTE.

Ma mère n'aime pas, Monsieur, qu'on la refuse.

LE CHEVALIER.

Madame, ah croyez-moi : mon trouble est excité
Par la reconnoissance, & non par la fierté.
La bonté, quand sur-tout on l'exerce avec grace,
Est pour persuader un moyen efficace.

(Il prend la bourse.)

Oui, j'ai de cette somme un besoin bien pressant,
Au point que je devois l'emprunter à l'instant.
La main dont je la tiens rend la faveur plus chère ;
Et je vais l'employer de façon à vous plaire.

Mad. DU-PECULE.

Allez, tant de vertu m'inspire un juste espoir.

SCENE

SCENE VI.

Mad. DU-PECULE, LUCETTE.

Mad. DU-PECULE.

Avec plus de noblesse on ne peut recevoir;
Il me sert à mon goût; je trouve insupportables
Ces refus affectés, ces détours pitoyables
Dont use d'ordinaire, avec confusion,
Un cœur tout étonné d'une bonne action.
Ici c'est d'un grand cœur l'épanchement sincère;
Il reçoit sans rougir un bien qu'il voudroit faire.

LUCETTE.

Un grand cœur, c'est bien dit!

Mad. DU-PECULE.

Je veux, ma chere enfant;
Que ton ame avec moi s'explique librement.
Nérine, en quatre mots, vient de me faire entendre
Que pour le Chevalier tu te sens le cœur tendre.
Est-il vrai?

LUCETTE.

Moi! peut-on...

Mad. DU-PECULE.

Sur-tout ne mentez pas!
Je vois qu'elle a raison, même à votre embarras.
Croyez-moi, le plus sûr (ou je vous abandonne)
C'est de m'avouer tout. Parlez, je vous l'ordonne.

LUCETTE *à genoux.*

Ah, ma chere maman, n'allez pas vous fâcher.
Je ne l'aimerai plus.

Mad. DU-PECULE *à part.*

Que je me sens toucher!

Haut, la relevant.

Leve-toi, mon enfant! remets-toi de ta crainte:
Ce n'est pas mon dessein d'employer la contrainte;

Aimer n'eſt point un crime ; & je ne blâme en toi
Que l'affectation de te cacher de moi.
J'aurois pu t'éclairer, te ſecourir peut-être....
On entre... Garde-toi de rien faire paroître.

SCENE VII.

Mr. & Mad. DU-PECULE, LE COMTE, LUCETTE.

Mr. DU-PECULE *à ſa femme.*
MOn cher cœur, à demain j'ai fixé le beau jour
Qui doit de nos enfans voir couronner l'amour.
Pour deux cens mille écus illuſtrant la famille,
J'embraſſe une Comteſſe, en embraſſant ma fille.

LE COMTE.
Madame conſént-elle à ce qui s'eſt conclu ?

Mad. DU-PECULE.
Il ſuffiroit, Monſieur, qu'un mari l'eût voulu.
Quand il a prononcé, je ſais que mon partage
Eſt d'obéir.

Mr. DU-PECULE.
Morbleu ! quel chien de ton ! j'enrage.
Eſt-ce que j'en agis avec autorité ?
Parlez franc : voyez-vous quelque difficulté ?

Mad. DU-PECULE.
Nous aurions droit de ſuivre & mon goût & le votre,
Si cette affaire étoit abſolument la notre :
Il s'en faut de beaucoup ! l'intérêt capital
Roule ſur notre fille ; il ſeroit donc fort mal
D'aller, en abuſant de ſon humeur craintive
Et ſans être aſſurés que ſon cœur y ſouſcrive,
La livrer pour toujours au plus dur des états,
Sous le joug d'un mari qu'elle n'aimeroit pas.

Mr. DU-PECULE.
Vraiment je conviens bien... auſſi quelle chimère !
Puiſqu'elle aime le Comte, à quoi bon ce myſtère ?

Mad. DU-PECULE.

C'eſt ce qu'il faut ſavoir.

Mr. DU-PECULE.

Oh, rien n'eſt plus aiſé.
Tu n'en douteras plus quand elle aura jaſé.
à Lucette.
N'aimes-tu pas Monſieur ? parle.

Mad. DU-PECULE.

Ah ! grace pour elle.
Telle explication me ſemble trop cruelle ;
Et ſoit par modeſtie, ou par civilité,
Elle n'oſeroit pas répondre en liberté.
Souffrez que rempliſſant l'office d'une mère,
En ſecret dans ſon cœur je porte la lumière.
Eh, qui mieux qu'une mère eſt donc propre à ce ſoin ?
Mais ſur-tout donnez-moi le tems dont j'ai beſoin
Pour l'inſtruire aux devoirs où l'hymen nous engage.

Mr. DU-PECULE.

Elle fait bien des nœuds ; que faut-il davantage !
Parbleu, chacun ſon tour : notre rôle eſt fini ;
Sa conduite à préſent roule ſur ſon mari.

LE COMTE.

Madame penſe au mieux ; mais l'aimable Lucette
Eſt dans l'exception ; je la trouve parfaite.

Mr. DU-PECULE.

Elle eſt comme une idole ! Allons donc, répliquez :
On vous dit des douceurs.

LUCETTE *avec une grande révérence.*

Monſieur, vous vous mocquez.

Mr. DU-PECUCE *au Comte.*

Franchement, comme vous, je la trouve accomplie.
Mais, ſans préſomption, ma femme eſt un génie....
Tout le monde l'admire ; elle en ſait plus que moi.
Puiſqu'il lui plaît d'attendre, attendons : ſur ma foi,
Vous n'en ſerez pas pis. Si nous la laiſſons faire,
Sa fille tiendra d'elle un joli caractère.

LE COMTE.

Mais j'ai votre parole ; & je crois suffisant
Qu'elle me plaise à moi comme elle est à présent.
Les délais sont cruels, & l'amour qui m'enflâme ....

Mr. DU-PECULE.

Oh, tenez, je ne puis mortifier ma femme ;
Je la connois ; elle a ses motifs, j'en répond ;
Faites-lui votre cour ; elle est bien bonne au fond.

LE COMTE.

J'en ai la preuve. Aussi je lui marquois mon zéle,
Même avant de savoir que je dépendrois d'elle.

Mad. DU-PECULE.

J'honore votre rang ; vous, connoissez mes droits.
C'est l'ordre naturel qu'une mère ait sa voix.
Si par un fol orgueil la Noblesse l'oublie,
La nature est d'accord avec la Bourgeoisie.
Au respect paternel immolez vos hauteurs,
Et vous liant à nous, faites-vous à nos mœurs.
à Mr. du-Pecule. *à sa fille.*
Je vous obéirai toujours... Rentrons, ma fille !

SCENE VIII.

Mr. DU-PECULE, LE COMTE.

Mr. DU-PECULE.

Diable ! elle soutient bien l'honneur de la famille !

LE COMTE.

Elle le prend trop haut : & pour se contenir
Un homme de mon rang sans doute a dû souffrir.

Mr. DU-PECULE.

Eh, n'ai-je pas acquis le même privilège ?
Je suis noble, & des bons ; parbleu, du grand Collége !

LE COMTE.

ricanant. (d'un air de protection.)
Ah ! .... Nous sommes amis ; dès-lors plus de débats :

L'amitié rend égaux ceux qui ne l'étoient pas.
Mais c'est cette amitié, de ma part sans réserve,
Qui de la même ardeur mérite qu'on me serve.
Morbleu, sachez être homme, & dire : je le veux,
Sans tourner à tout vent : tout en ira bien mieux.

Mr. DU-PECULE.

Ah, ne voilà-t'il pas toujours la même antienne?
Vous vous imaginez que ma femme me mène!
Et moi je vous dirai, pour la centième fois,
Qu'on ne voit point d'époux plus unis.

LE COMTE.

Je le crois.
L'amour, vrai microscope, enfante des merveilles,
Son prestige a charmé vos yeux & vos oreilles.
Moi, qui ne donne rien à la prévention,
J'avoûrai que, souvent, j'entre en confusion
De voir, à la faveur d'un respect politique,
Une femme sur vous se rendre despotique,
Sous ombre d'amitié, contrôller votre goût,
Et du petit au grand vous asservir en tout.
Aussi dans tous Paris (la satyre est cruelle ;)
Chacun vous montre au doigt comme un homme en tutèle.

Mr. DU-PECULE.

Mais prouveriez-vous bien ces faits?

LE COMTE.

Prouver est bon!
Apparemment je cherche à troubler la maison?
J'ai l'esprit dangereux? Ce sera par envie...

Mr. DU-PECULE.

Je ne dis pas...

LE COMTE.

Pourtant cela le signifie.
Tenez, point de milieu : je vous sers en ami,
Ou je veux vous tromper, la chose est simple. Ainsi
Renonçons aux doux noms de gendre & de beau-pere,
Ou montrons l'un pour l'autre une estime sincère.

Mr. DU-PECULE.

Je n'ai point à vous croire héſité d'un inſtant;
Mais je chéris ma femme, & je l'eſtime tant....

LE COMTE.

En effet, à tout prendre, elle eſt très reſpectable,
Et je n'en connois pas qui lui ſoit préférable.
Quand j'aurois remarqué quelques légers défauts,
Je ſais qu'il faut toujours des ombres aux tableaux,
Ce ſont vices du ſexe; & tout peſé, je tremble
Que ce que j'en dirois ne vous mît mal enſemble,
Le mieux eſt de me taire.

Mr. DU-PECULE.

Oh, non, mon cher ami.
Je ne puis ſur ce point m'éclaircir à demi.
Parlez net.

LE COMTE.

Je me rends. Madame votre femme,
Qui, je ne ſais pourquoi, me haït au fond de l'ame,
Chez Arténiſſe un jour hautement aſſuroit
Que bientôt, malgré vous, elle m'expulſeroit.

Mr. DU-PECULE.

D'où tenez-vous cela?

LE COMTE.

Je l'entendis moi-même:
Voilà du poſitif.

Mr. DU-PECULE.

Ma ſurpriſe eſt extrême!

LE COMTE.

Si je vous diſois tout;.... mais je n'oſe y venir,
Je dois vous éclaircir, & non vous déſunir.

Mr. DU-PECULE.

N'importe; il n'eſt plus tems: la ſeule incertitude
Me cauſeroit encor un ſuppplice plus rude.
Parlez.

LE COMTE.

Puiſqu'il le faut, je vais vous contenter;
Mais vous prendrez ſur vous de ne point éclater?

Mr. DU-PECULE.

Oui, je vous le promets.

LE COMTE.

Par votre expérience,
Sachez sur quel pied sont tant de maris en France.
Tout le beau sexe en corps tenoit donc son Sénat,
Et traitoit à huis clos des affaires d'Etat.
(Elles ne savoient pas que la folle Artenisse
M'avoit dans une alcove enfermé par malice.
Oh, j'eus un plaisir!) Là, libres de tous soupçons,
Elles en débitoient de cent & cent façons.
On agita d'abord l'affaire d'importance,
Le projet favori de leur prééminence;
Et, pour le bien public, chacune mit au jour
Tout les moyens par elle usités tour-à-tour.

Mr. DU-PECULE.

Et ma femme?

LE COMTE.

Elle étoit, ma foi, la Présidente.
Pour que sa gloire fut tout-à-fait transcendante,
Elle vous supposoit de difficile humeur,
Absolu, violent, capricieux, grondeur;

D'un ton héroïque

Puis, élevant la voix: «Malgré tous ces obstacles,
» Mesdames, mon génie a produit des miracles.
» Sous des dehors soumis déguisant ma fierté,
» J'ai fait servir l'amour à mon autorité.
» S'il quitta le commerce, & s'il est Secrétaire,
» Mon cœur y prétendit, mon art le lui fit faire.
» Il se choisit un gendre, & moi je le proscrits.
» Bientôt....» Vous gémissez!

Mr. DU-PECULE.

O ciel! Oui, je gémis?
Je perds l'esprit.... Hélas! Qui croiroit.... Laissez faire,
Elle verra beau jeu. Je vais dans ma colère....

LE COMTE *le retenant.*

Y pensez-vous, Monsieur?

Mr. DU-PECULE.

Non, je n'écoute rien.

LE COMTE.

Voulez-vous donc me perdre ?

Mr. DU-PECUCE.

Oh ! j'y pourvoirai bien.

LE COMTE.

Mais j'ai votre parole.

Mr. DU-PECULE.

Excusez...

LE COMTE.

Eh ! de grace....

Mr. DU-PECULE.

Fut-on jamais trahi d'une façon si basse ?

LE COMTE.

Eh mais ! vous outrez tout. Votre femme en ceci
Agit en femme ; un autre y viseroit aussi :
Elle fait son métier. Ce que je vous conseille,
C'est de faire le vôtre.

Mr. DU-PECULE.

Oh ! vous verrez merveille.
Embrassez-moi, mon cher. Oui, je n'étois qu'un sot.
Morbleu, puisque ma femme a fait ce beau complot,
Je vais de mon côté jouer à qui pis faire,
Et je sors de ce pas pour chercher un Notaire ;
D'autant plus que je sais, & très-certainement
Que Lucette en secret vous aime tendrement.

LE COMTE.

Voilà ce qui s'apelle être homme.

Mr. DU-PECULE.

Adieu, mon gendre.

SCENE IX.

LE COMTE *seul.*

IL mord à la grappe ; oui, nous aurons une esclandre.
Ah ! je respire. Enfin, ce commerce si doux,

Ces

Ces amans... Ils feront au niveau des époux.
Mon cœur, avec raifon, prenoit pour un outrage
Un bonheur qui jamais ne feroit fon partage
Mais Lucette, dit-il, m'aime beaucoup.... Tant pis.
Ses vœux par notre hymen feroient donc tous remplis!
Oh! ce feroit pour moi le plus grand des fuplices,
Que d'être froid témoin des plus vives délices....
Je romps tout... Cependant, fi je romps une fois,
La cabale triomphe; Et moi qui dans ce choix,
N'eus jamais d'autre but que d'en priver mon frère,
Je ferois l'artifan... Ah! tout me défefpère.
Que réfoudre?.... Epoufons: une femme ne peut
Etre heureufe, après tout, qu'autant qu'un mari veut.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

Madame DU-DUPECULE, NERINE.

Mad. DU-PECULE.

NERINE, tu deviens tout-à-fait fingulière!
Faudra-t-il pour t'avoir employer la prière?
Voilà trois fois...

NERINE.

Peut-être euffe-je bien mieux fait
De vous laiffer encor appeller fans effet.
Je faifois babiller le fot valet du Comte;
Il m'alloit tout apprendre.

Mad. DU-PECULE.

Ah! n'as-tu point de honte,
Nérine, de defcendre à des moyens fi bas?
Le fecret des maifons ne fe refpectant pas,
Que deviendroit bientôt la fûreté publique?

Peux-tu bien exposer ce pauvre domestique
A se souiller le cœur par une trahison ?
Et m'oses-tu moi-même exposer au soupçon
D'ordonner, de permettre au moins cette infamie ?
Le Comte, dont tantôt tu blâmois le génie,
Peut-être rougiroit de chercher son appui
Dans ces honteux détours employés contre lui.

NERINE.

Oui-da ! sa conscience, en effet, est si tendre !...

Mad. DU-PECULE.

Brisons là.

NERINE.

Jusqu'au bout voudriez-vous m'entendre ?
Ma foi, trop de bonté devient un mal réel.
Voyez combien le Comte est lâche & criminel.
C'est lui qui par argent, encor plus par promesse,
Veut me faire donner dans ses scélératesses ;
M'offrant deux cens louis, si je veux appuyer
Ses odieux complots contre le Chevalier.

Mad. DU-PECULE.

O Ciel ! un Gentilhomme !

NÉRINE.

Il a fait d'avantage.
Il a parmi vos gens un espion qu'il gage.

Mad. DU-PECULE.

Qui donc ?

NERINE.

Provençal.

Mad. DU-PECULE.

Lui ! Qui l'auroit jamais cru ?
Je m'en cachois si peu ? s'il avoit entendu
Ce que depuis une heure...

NÉRINE.

Oui, Madame ; & le traître
Vient d'en faire à l'instant rapport à son cher Maître.

Mad. DU-PECULE.

Quoi ! le Comte sauroit...

NÉRINE.

Oui, rien n'eſt plus certain :
Le rapport s'en eſt fait ſous les yeux de Paſquin ;
Et le Comte à préſent ſait que de ſa Maîtreſſe
Son frère s'eſt acquis l'eſtime & la tendreſſe,
Que vous le protégez...

Mad DU-PECULE.

Ah ! je crains ſon dépit ;
Il va de mon époux envenimer l'eſprit.

NÉRINE.

Le mal eſt déja fait. Monſieur, tout en colére,
A juré que ce ſoir il concluroit l'affaire.
A préſent, par ſon ordre, on dreſſe le contrat :
Il faut, pour le parer, s'attendre à de l'éclat.

Mad. DU-PECULE.

Par quel art...

NÉRINE.

Là-deſſus je n'ai point d'ouverture ;
Mais il machine encor quelque haute impoſture,
Qui, ſi je ne me trompe, éclatera dans peu.
Paſquin ſe défendoit de m'en faire l'aveu :
Je gagerois pourtant qu'avec un peu d'adreſſe
De ce nouveau ſecret j'allois me voir maîtreſſe ;
La maudite ſonnette alors nous a troublés,
Et je ſuis deſcendue à vos coups redoublés.
Paſquin, que j'amuſois, s'eſt hâté d'aller rendre
Une Lettre du Comte au marquis de Clitandre.

Mad. DU-PECULE *après une courte pauſe.*

Il le faut donc !... formant de ſi lâches deſſeins,
Le Comte eſt à mes yeux le plus vil des humains.
Je ſais qu'à mon mari je dois l'obéiſſance ;
Mais auſſi je ſais bien qu'en cette circonſtance
Obéir à la lettre, & ne point l'éclairer,
A ſa perte en effet ce feroit conſpirer.
Oui, puiſque, ſans le voir, il court au précipice,
Le ſauver malgré lui, c'eſt amour & juſtice.

NÉRINE.

Sur ce pied, je m'apprête à voir bien du fracas.

Mad. DU-PECULE.

D'un devoir réfléchi je ne m'écarte pas.
Je prévois sa douleur, d'avance elle m'accable;
Douleur, qui cependant, ne peut être durable.
Le regne du mensonge est toujours limité:
La véritable paix naît de la vérité;
Et si sur l'apparence aujourd'hui l'on me juge,
Son auguste clarté deviendra mon refuge.
Espérons. *On ouvre.*

NERINE.

C'est le Comte.

Mad. DU-PECULE.

O Ciel!

NERINE.

Dissimulez.

SCENE II.

Mad. DU-PECULE, LE COMTE, NERINE.

LE COMTE *à part.*

AMUSONS-NOUS.

Mad. DU-PECULE, *à part.*

D'horreur tous mes sens sont troublés.

LE COMTE *à genoux.*

Madame, à vos genoux je demande la vie.

Mad. DU-PECULE. *le relevant toute interdite*

Ah, Monsieur!

NÉRINE *à part.*

Je m'apprête à voir la comédie

LE COMTE.

Oui, Madame éclairé par vos sages avis,
Je prends les sentimens d'un fils tendre & soumis.
Je respecte & chéris la raison qui vous guide,

Je veux que de mon ſort votre équité décide ;
Et quoique, à dire vrai, je puiſſe me flatter
De l'aveu d'un mari qui ſemble s'y butter,
Je le contrarierois, s'il le falloit, lui-même,
Plutôt que de choquer votre pouvoir ſuprême.
Pour mériter ma grace, enfin en eſt-ce aſſez ?
Quel ſort ?... Daignez au moins répondre.

Mad. DU-PECULE.

Je ne ſais.
Je veux vous parler franc : le ton ſeul m'embarraſſe ;
Je ne puis vous bruſquer, ni vous railler en face.
Monſieur, vous le prendrez ainſi qu'il vous plaira.
Je ſais tout : Provençal à l'inſtant ſortira.
Pour Nérine, on la tente envain, elle eſt fidelle.
Pour ma fille, à préſent ne comptez plus ſur elle.

LE COMTE.

C'eſt ce qu'il faudra voir.

SCENE III.

LE COMTE, LE CHEVALIER, Mad. DU-PECULE, NERINE.

LE CHEVALIER.

AH, Madame ! Ah, Monſieur !

LE COMTE *à part.*

Quoi ! Clitandre n'a pu l'éloigner !

LE CHEVALIER.

Quelle horreur !
Je quitte le Miniſtre, & ſon perçant génie
A dans ſes ſouterrains ſurpris la calomnie.
C'étoit peu de parler, mes lâches ennemis
Répandent contre moi les plus affreux écrits.

Il le montre.

Ce Libelle anonyme, au Miniſtre lui-même,
Venoit d'être remis avec un art extrême,
Par ſon valet-de-chambre il étoit appuyé;
Mais pour cette manœuvre on l'a congédié.
L'abominable auteur de ces fourbes obſcures
Près d'un homme éclairé prenoit mal ſes méſures;
Car, loin de m'avoir nui, ce Libelle odieux,
Plus que tous mes efforts, a fait ouvrir les yeux.
On a d'un air tranquille écouté ma défenſe,
Et je crois qu'on connoit enfin mon innocence.

LE COMTE.

Bref, le Gouvernement vous ſera-t-il donné?

LE CHEVALIER.

Je ne ſais là-deſſus rien de déterminé.
Le Miniſtre ne dit ni oui ni non: j'augure
Qu'il en a diſpoſé. Tout ce qui me raſſure
C'eſt que, bien convaincu d'avoir été ſurpris,
Il confondra dans peu mes lâches ennemis
J'eſpère n'y rien perdre; il me l'a fait entendre.

LE COMTE.

Style de Courtiſan.

LE CHEVALIER.

Je ne puis me défendre,
Malgré le préjugé, d'en eſpérer beaucoup.
Il m'a dit nettement qu'il eſt au fait de tout,
Qu'il connoît de ces bruits l'artiſan mépriſable,
Ce tygre, ce ſerpent, ce monſtre déteſtable.

LE COMTE *avec effroi.*

Il falloit l'engager à vous le découvrir.

LE CHEVALIER.

Des bornes du reſpect ç'auroit été ſortir.
Clitandre m'attendoit au paſſage, & ſon zéle
S'offroit à me frayer une route nouvelle:
Il vouloit à la Cour m'emmener à l'inſtant.

LE COMTE.

Comment avez vous pu balancer un moment?

LE CHEVALIER.

Je partois ; tout-à-coup le premier Secrétaire
M'a dit d'aller le joindre au Bureau de la Guerre.

LE COMTE *à part.*

Quel contre-temps !

Mad. DU-PECULE *au Chevalier.*

Volez, & revenez d'abord.

LE COMTE *d'un ton amer.*

Oui, vos amours vont bien.

LE CHEVALIER *interdit.*

Quoi !

Mad. DU-PECULE. *au Chevalier.*

J'en tombe d'accord.
Monſieur, puiſque ma fille a l'honneur de vous plaire,
Et que vous le cachez par reſpect pour un frère,
De ce combat cruël je vais vous affranchir :
A l'hymen de Monſieur je ne puis conſentir.
Je ſens, comme je dois, le prix de votre hommage ;
Mais je dépends d'un maître : obtenez ſon ſuffrage ;
Vos égards, vos vertus captiveront ſon cœur.
Je vous ſeconderai... L'on vous attend, Monſieur.

LE COMTE *au Chevalier.*

Laiſſons l'amour à part. En croirez-vous un frère ?
Sans ſavoir le deſſein de Clitandre, j'eſpère
Que ſon crédit... De grace, allez donc le chercher.
Il faut au moins n'avoir rien à ſe reprocher.

LE CHEVALIER.

En ſortant du Bureau, je m'y rends. *(Il ſort.)*

LE COMTE *à part.*

J'en ſuis quitte.
Clitandre ſaura bien allonger ſa viſite.

Mad. DU-PECULE *à Nérine.*

Sors.

SCENE IV.

Mr. & Mad. DU-PECULE, LE COMTE, LUCETTE.

Mr. DU-PECULE *à Lucette, qui répugne à venir.*

Au Comte.

Avance. Venez, Comte, & donnez la main.
A ce soir le contrat ; & la noce, à demain.

LE COMTE.

Non, Monsieur, contre moi Madame est trop aigrie ;
Et mes soumissions ne l'ont point attendrie.

Mr. DU-PECULE *en colère.*

Ah ! j'y mettrai bon ordre, & je jure ma foi. . .

Mad. DU-PECULE.

Quel ton, mon cher ami, prenez-vous avec moi ?

Mr. DU-PECULE.

Le bon ton.

Mad. DU-PECULE.

Sans aigreur si vous vouliez m'entendre ;
Je répondrois. . .

Mr. DU-PECULE.

Fort bien ! Vous comprenez, mon gendre.
Je répondrois ! Corbleu, j'en suis très-convaincu.
Répondre ! Oui, je sais fort qu'on en a répondu ;
Mais je me moque, moi, de ce complot frivole ;
Et n'ai point au Sénat engagé ma parole.
Entendez-vous, ma femme ?

LE COMTE *intrigué, & bas à Mr. du-Pécule.*

Eh, paix !

Mad. DU-PECULE.

Quel est mon sort !
Mais, qu'a-t-on pu vous dire ?

Mr. DU-PECULE.

Ah, je vous surprends fort !
Qu'il vous suffise donc que je sois Secrétaire.

Mad.

Mad. DU-PECULE.

Ce couroux...

Mr. DU-PECULE.

Oui. Je ſuis d'un mauvais caractère ;
(On en convient encor.) » de difficile humeur,
» Abſolu, violent, capricieux, grondeur. »
Cependant, ſauf les droits de votre Préſidence,
Quand vous haranguerez la ſublime aſſiſtance,
Appuyez, croyez-moi, ſur les temps révolus ;
Car, en homme d'honneur, le temps paſſé n'eſt plus.

Mad. DU-PECULE.

Quel abîme !...

Mr. DU-PECULE.

Il eſt vrai qu'en de certains myſtères,
On ſe croit à l'abri ;... mais il eſt des faux-frères,
Ou, pour parler plus juſte, il eſt de fauſſes-ſœurs.
Euh ?

Mad. DU-PECULE.

Je ne cherche point à ſonder ces horreurs :
Il me ſuffit d'y voir une clarté nouvelle,
Qui, dans mes ſentimens m'affermit de plus belle.

Mr. DU-PECULE *d'un haut ton.*

Quoi, Madame ! morbleu, vous n'obéirez pas ?
Ah ! nous verrons.

LUCETTE *ſe jettant entre deux.*

Mon Dieu !

LE COMTE.

Fi donc ! point de fracas.

Mr. DU-PECULE.

Qui donc eſt maître ?

LE COMTE.

Enfin, le Sexe eſt reſpectable,
Et ce ton ne va pas : Madame eſt excuſable.
Quand on donne parole, on aime à la tenir.
Et vous-même, c'eſt-là ce qui vous fait agir.
Or Madame a promis ſa fille à l'inſtant même,
Devant moi...Mais à qui ? (c'eſt-là ma peine extrême !)
A mon frère.

Mr. DU-PECULE.

Son frère!

LE COMTE.

Un frère! un envieux!

LUCETTE.

Hélas!

LE COMTE.

Plus je l'aimois, plus ce coup m'est affreux!

Mr. DU-PECULE.

Allez, ne craignez rien : vous avez ma parole :
Mais ne l'eussiez-vous pas ; envain il me cajole,
C'est un franc libertin que votre Chevalier.

LUCETTE *à part.*

O ciel!

Mad. DU-PECULE.

Pouvez-vous bien ainsi le décrier?

Mr. DU-PECULE.

Je suis sûr...

Mad. DU-PECULE.

Point du tout : c'est la plus noire envie...

Mr. DU-PECULE.

Mais j'ai des faits. Ceci passe la raillerie.
Tantôt à mon Notaire il vouloit emprunter
Deux cens louis.

LE COMTE.

Deux cens!

Mr. DU-PECULE.

Qu'on alloit lui compter.
Mais voici du nouveau : (notez ceci, Madame.)
Il est allé trouver je ne sais quelle femme,
A qui certainement ce trait fait peu d'honneur,
Quelque vieille, sans doute ; en un mot le meilleur,
C'est qu'il est revenu remercier notre homme ;
Et, n'importe à quel prix, il avoit eu sa somme.

LE COMTE.

Ah! je ne savois pas qu'il fit ce beau métier.

Mr. DU-PECULE *à sa femme.*

Eh-bien, persistez-vous à le justifier?

Mad. DU-PECULE.

Je persiste à vous dire, avec plus d'assurance,
De ne point condamner les gens sur l'apparence.

Mr. DU-PECULE.

Chansons!

Mad. DU-PECULE.

Mais savez-vous à fond ce qu'il en est?
Si la pure amitié n'auroit pas fait ce prêt?

Mr. DU-PECULE.

A d'autres! Ah, parbleu, l'amitié paroît drôle
D'un crâne de vingt ans, & d'une vieille fole!

Mad. DU-PECULE.

A cette femme-là vous en voulez bien fort?

Mr. DU-PECULE.

J'aurai tort!

Mad. DU-PECULE.

Oui, Monsieur; reconnoissez ce tort.
Cette femme, c'est moi.

Mr. DU-PECULE.

Vous?

LE COMTE *à part.*

Ah!

Mad. DU-PECULE.

Oui, c'est moi-même.

Mr. DU-PECULE.

C'est autre chose.

LE COMTE.

Enfin c'est une honte extrême
Qu'il aille à toutes mains emprunter sans pudeur.
Eh, qui paîra pour lui, sinon moi, par honneur?

Mad. DU-PEÇULE *au Comte.*

Ah, rougissez...



SCENE V.

LES PRÉCEDENS, NERINE.

NERINE *au Comte.*

MOnsieur, pour affaire qui presse,
On veut vous parler.

LE COMTE.

Qui ?

NERINE.

La Baronne d'Irnesse.

LE COMTE.

Je ne la connois pas. J'y vais.

NERINE.

Ah, la voici.

SCENE VI.

Mr. & Mad. DU-PECULE, LE COMTE, LUCETTE, LA SYNDERESE, *fausse Baronne d'Irnesse*, NERINE.

LA SYNDERESE *éplorée (au Comte qui sortoit.)*

DE grace, permettez que je vous parle ici.
(*à Mr. Du-Pecule.*)
Quand vous saurez, Monsieur, le sujet qui m'amène,
Sans doute vous prendrez quelque part à ma peine.
(*à Mad. Du-Pecule.*)
Vous vous êtes acquis un renom de bonté,
Madame, & j'ai des droits sur votre charité !
Modèles des époux, adorés l'un de l'autre,
Hélas ! que votre sort est different du notre !
Pourquoi mon mari... Ciel ! faut-il donc qu'aujourd'hui

Pour son propre intérêt je parle contre lui ?
Moi, chez qui le respect... de douleur pénétrée....
Confuse ... excusez-moi ; je suis désesperée.

Mad. DU-PECULE.

Madame, ah, puissions-nous mettre fin à vos pleurs !
La vertu malheureuse a des droits sur nos cœurs.
Parlez.

LA SYNDERESE.

Votre pitié d'avance me soulage.
(*à Mr. du-Pecule.*)
Au nom du nœud sacré, Monsieur, qui vous engage,
Rendez-moi mon mari.

Mr. DU-PECULE.

Comment ?

LA SYNDERESE.

Votre secours
Pourroit rompre un duël qui menace ses jours.

Mr. DU-PECULE.

Moi ! ... C'est la vérité que je suis Gentilhomme ;
Mais je n'ai point de voix au Tribunal.

LE COMTE. *brusquement.*

En somme,
Parlez plus clairement, Madame !

LA SYNDERESE *humblement.*

Pardonnez !

Mad. DU-PECULE.

(*au Comte.*) (*à la Synderese.*)
Monsieur, un peu d'égard ! Vos sens sont étonnés,
Remettez-vous : parlez avec pleine assurance.

LA SYNDERESE.

Ah, vous excuserez bientôt ma défiance,
Madame : je ne puis me découvrir en rien,
Sans vous causer peut-être un trouble égal au mien.

Mad. DU-PECULE.

Quoiqu'il en soit, parlez.

LE COMTE.

Voilà bien du mystère !

LA SYNDERESE.

(*au Comte.*)

J'obéis. De la part de Monſieur votre frère,
On apportoit tantôt le billet que voici
A Monſieur le Baron : Comme il étoit ſorti,
Et qu'ils s'étoient hier querellés ; dans ma crainte
J'ouvre... Mais de quels coups mon ame eſt-elle atteinte ?
C'eſt un cartel en forme indiqué pour ce ſoir.

Mr. DU-PECULE.

Pour ſe battre, un cartel ?

LUCETTE. *à ſa mère.*

Je ſuis au déſeſpoir !
Ah, ma bonne maman, s'il ſe bat ?

Mad. DU-PECULE.

Paix, ma fille !

LE COMTE. *à la Synderèſe.*

Permettez-moi, Madame ; il ſeroit très-facile
De penſer que mon frère a raiſon : depuis peu
A la Cour contre lui l'on joue un mauvais jeu.
Si Monſieur le Baron l'avoit voulu détruire ?

LA SYNDERESE.

Non, je ſais le motif.

Mr. DU-PECULE.

Daignez nous en inſtruire.

LA SYNDERESE.

Vous m'y forcez : Eh-bien, c'eſt qu'ils ont tous les deux,
Pour certaine chanteuſe, un amour furieux.

LUCETTE.

Le traître !

Mr. DU-PECULE.

Une Chanteuſe !

Mad DU-PECULE.

O Ciel !

NÉRINE *allant à Lucette.*

Mais elle pâme !

LUCETTE.

Ah, Nérine.

NÉRINE *bas à Lucette.*

Sauvez l'apparence.

LE COMTE *à la Synderése.*

Madame,
Mon frère peut avoir quelques défauts légers,
Mais je ne lui crois point de ces vices grossiers.

LA SYNDERESE.

Oui, Monsieur, ajoutez au chagrin qui m'accable
Taxez-moi d'imposture ! ô destin déplorable !
(à Mad. du-Pecule.)
Vous voyez les affronts que chez vous je reçois,
Madame ; c'est à vous de défendre mes droits.

Mad. DU-PECULE.

Eh, Madame, excusez !

LA SYNDERESE *au Comte, vivement.*

Je vous cachois sa honte ;
Mais enfin de ses mœurs il faut vous rendre compte :
Ainsi que mon époux, il boit, joue, est galant,
Et nous a, qui plus est, emprunté de l'argent ;
Il nous en doit encor. Vous êtes si bon frère !
Acquittez ses billets.

LE COMTE.

C'est ce qu'on pourra faire.
(à part.)
J'enrage ! la coquine a tant d'esprit !

Mr. DU-PECULE *à sa femme.*

Tu vois !
Tels sont de ton héros les merveilleux exploits !

Mad. DU-PECULE.

Non, je n'en reviens point !

LA SYNDERESE.

Il s'agiroit, Madame,
D'essayer quel pouvoir vous avez sur son ame :
Par bonheur mon mari n'a pas vu le cartel.
Détournez l'aggresseur d'un projet si cruël.

Il vous reſpectera près d'être votre gendre.

Mr. DU-PECULE.

Mon gendre, lui !

LA SYNDERESE.

Du moins il nous l'a fait entendre.
Même il nous remettoit là-deſſus au païment ;
Et je vois aux frayeurs de cet objet charmant ....

LUCETTE *pleurant.*

Oh non, je n'y prends point d'intérêt.

NÉRINE.

On le juge.

LUCETTE.

J'aimerois mieux mourir.

NERINE.

C'eſt toujours ſon refuge.

LE COMTE *à part.*

Elle l'aime ! ... Ah parbleu, je ſerai ſon époux.

SCENE VII.

Mr. & Mad. DU-PECULE, LE COMTE, LE CHEVALIER, LUCETTE, LA SYNDERESE, NERINE.

Mr. DU-PECULE, *voyant le Chevalier.*

AH, voilà juſtement...

LA SYNDERESE *au Comte, bas.*

Je tremble !

LE COMTE *à la Synderèſe.*

Evadez-vous.

(*elle s'évade inſenſiblement.*)

LE CHEVALIER.

J'accours avec tranſport : j'ai confondu l'envie ;
J'ai le Gouvernement.

Mad. DU-PECULE *froidement.*

Monſieur, j'en ſuis ravie.

LUCETTE

LUCETTE *à part.*

Une Chanteuse !

LE CHEVALIER.

Il n'est aucune expression
Qui puisse du Ministre égaler l'action.
Il vouloit ajouter la surprise à la joie ....
Mais... quel accueil !... envain mon ame se déploïe...

Mad. DU-PECULE *se retournant.*

L'aspect seul de Madame... Où donc est-elle ? ô cieux !

(*après un moment de réflexion, elle dit vivement à Nérine.*)

Cours : de force ou de gré qu'on l'amène à nos yeux.

NERINE *de la porte, en courant.*

Arrête !

LE COMTE.

Mais, Madame, y pensez-vous ?

Mad. DU-PECULE.

J'y pense.

LE COMTE.

Vous vous exposez fort.

Mr. DU-PECULE.

Oui, cette violence ...

Mad. DU-PECULE.

Non. Sa fuite m'éclaire ; & l'aspect de Monsieur,
En cas qu'elle eût dit vrai, n'eût pu lui faire peur.
En me rappellant tout, je pense, à plus d'un signe,
Entrevoir à présent une imposture insigne.

Mr. DU-PECULE.

Mais cependant je crains...

Mad. DU-PECULE *fixant le Comte.*

C'est au crime à trembler.

LE COMTE.

Eh, s'il vous plaît, de qui voudriez-vous parler ?

Mad. DU-PECULE.

Rien. Il faut s'éclaircir.

(*Nérine ici ramène la Synderèse.*)

LE CHEVALIER.

Mais ! . . . c'eſt la Synderèſe !

LA SYNDERESE *au Chevalier humblement.*

Pour vous ſervir, Monſieur.

Mad. DU-PECULE.

O Ciel !

NERINE.

Que j'en ſuis aiſe !

Mr. DU-PECULE.

La Synderèſe ! . . . elle eſt fameuſe dans Paris.

(*au Chevalier.*)

Vous la connoiſſez fort ?

LE CHEVALIER.

N'en ſoyez point ſurpris.

Elle a ſu ruiner dix de mes camarades ;
La Police déja fait de ſes incartades.
Elle prête ſur gage, elle eſt de tout métier,
Et vend ſon ſavoir faire à qui le veut payer.

LE COMTE.

Quoi, la coquine auſſi calomnioit mon frère !

Mad. DU-PECULE.

A part. *Haut.*

Quelle impudence ! Allez, Nérine, un Commiſſaire.

LA SYNDERESE *à genoux.*

Madame ? . . .

Mad. DU-PECULE *à Nérine.*

Et promptement.

LA SYNDERESE.

Ayez pitié de moi.

Je vais avouer tout de la meilleure foi.

Mad. DU-PECULE *lui faiſant ſigne de ſe relever.*

Parlez ; c'eſt à ce prix que je mets votre grace.

LUCETTE.

Que le monde eſt méchant !

LE COMTE *à part.*

Allons, payons d'audace.

A la Synderèſe.

Prenez garde d'omettre un ſeul point.

LA SYNDERESE.

Non, Monsieur.

Primo, de tout ceci vous êtes seul l'auteur.

LE COMTE *interdit.*

Moi !

LA SYNDERESE.

Vous.

LUCETTE.

C'est un démon.

LA SYNDERESE.

Il faut que tout éclate.

Non que la crainte seule en ce moment m'abatte :
Friponne par état, je n'ai pu cependant
M'acquitter sans remords d'un rôle aussi méchant.

A Madame du-Pécule.

L'air noble, ouvert & bon dont vous m'avez reçue,
De cette aimable enfant la pudeur ingénue ;

Montrant le Chevalier.

Monsieur, que j'ai toujours admiré malgré moi ;
La nature outragée... Oui, j'en frémis d'effroi.

Au Chevalier, lui montrant son frère.

C'est lui seul, dont l'envie en intrigues fertile,
Remuoit contre vous & la Cour & la Ville,
Dictant à son Valet des billets odieux,
Que pour vous diffamer il semoit en tous lieux.

LE COMTE.

La damnable...

NERINE.

Tirant une Lettre.

On peut voir. Voici de l'écriture

Au Chevalier

De Pasquin ; confrontons. Monsieur, par aventure,
N'auriez-vous pas sur vous ce Libelle ?

Mad. DU-PÉCULE *au Chevalier.*

Prêtez.

Il le lui prête.

A son mari, montrant à la fois les deux pièces.

Voyez, Monsieur.

LE COMTE *prêt à sortir.*

O sort!

Mr. DU-PECULE. *Au Comte.*

Qui l'auroit cru! Restez.

Le Comte rentre incertain, & Mr. du-Pécule lui dit:

Je donne devant vous ma fille à votre frère.

Le Comte reste un instant comme anéanti.

LE CHEVALIER *à Mr. du-Pécule.*

Ah, Monsieur!

Mr. DU-PECULE *à Lucette.*

Consens-tu?

LUCETTE.

De bon cœur, mon cher père.

LE COMTE.

Les voilà tous contens... Je meurs. *Il sort.*

Mad. DU-PECULE.

Dieu, quelle horreur!

Mr. DU-PECULE *poursuivant le Comte.*

Vas, n'attends plus, ni paix, ni trève pour ton cœur.

A sa femme.

Me pardonnerez-vous?

Mad. DU-PECULE.

Rendez-moi votre estime,

A la Synderèse.

Mes vœux sont accomplis. Voyez les fruits du crime.

Elle la chasse d'un geste.

Mr. DU-PECULE.

Nous voilà délivrés de ce monstre odieux!
L'amour & l'amitié m'ont dessillé les yeux.

FIN.

VU, le Manuscrit de la Comédie intitulée: *l'Envieux*; n'empêchons qu'il soit imprimé. A Bordeaux, ce 12 Janvier 1763.

TRANCHERE